

Marcel Baribeau
Jubilation des surfaces entrecroisées

Andrée Martin

Volume 39, Number 156, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, A. (1994). Marcel Baribeau : jubilation des surfaces entrecroisées. *Vie des Arts*, 39(156), 20–23.

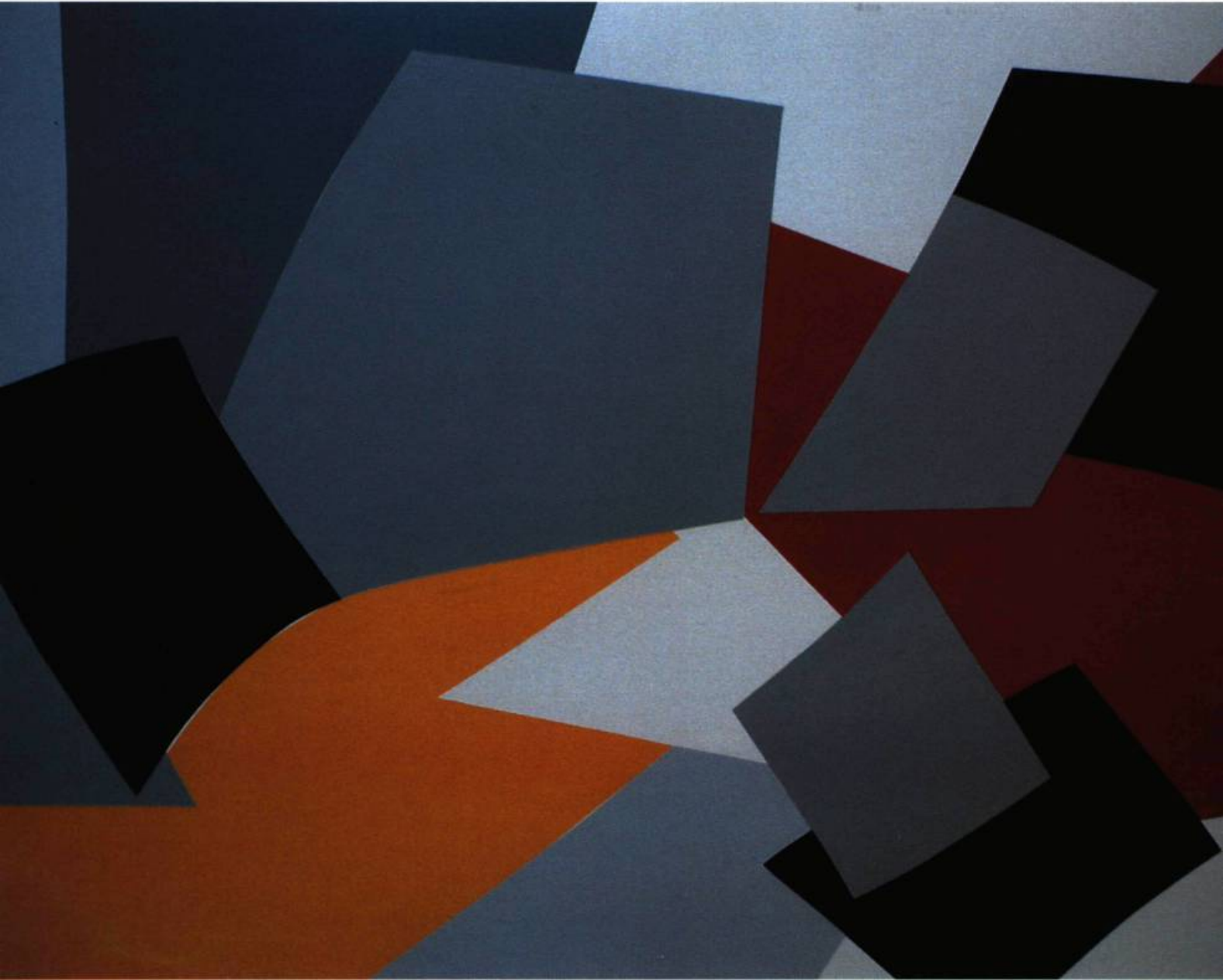
MARCEL BARBEAU

JUBILATIONS DES SURFACES

ENTRECROISÉES

Première soif illuminée
Acrylique (1992)
93 x 73 cm

Andrée Martin



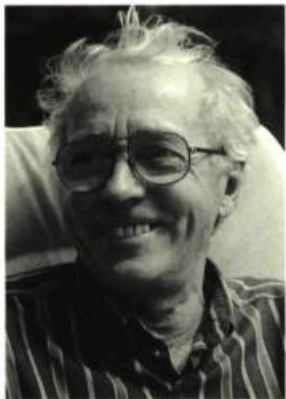


Photo: Maurice Perron

■
**Artiste de la
spontanéité,
Marcel**

Barbeau n'aura cessé d'investir la matière, de jouer avec les courants (automatisme, all over, Op Art, expressionnisme abstrait, fauvisme, etc.), de multiplier les périodes et les œuvres. Un travail, comme un amour, passionné de la peinture. Cinquante années de papiers gouachés ou encrés, de sculptures de papiers mâchés, d'acier, de bois ou de tuyaux, de collages de toutes sortes, de sérigraphies, de toiles et de panneaux peints, pour en arriver, aujourd'hui, à des œuvres aux tracés nets, aux couleurs franches et vives, où les plans créent entre eux, une évidente dualité.

Du 28 septembre au 9 octobre 1994, Exposition à la Galerie Michel-Ange (Montréal).

Du 11 septembre au 7 octobre, Marcel Barbeau participera à l'exposition From Quebec regroupant six artistes québécois à la Galerie Los Angeles Country Century.

On peut tout voir à travers les œuvres récentes de Marcel Barbeau. Une foule d'impressions fortes, directes et claires jaillissent dès le premier coup d'œil : voiliers ivres filant sur la mer grise (*Les bateaux des temps oubliés*, Acrylique 1992), amas de feuilles multicolores virevoltantes, métaphore d'une cité prise du regard par l'oiseau, multitude de champs juxtaposés, danse imaginaire à la fois sage et folle, interminable chute dans un tunnel débouchant vers un espace ouvert et lumineux (*Sans fin vers la lumière*, Acrylique 1992), etc.

Résultats d'une conscience et d'une grande passion, les tableaux intriguent et séduisent, bercent ou ravivent l'œil. Ils évoquent une infinité de choses, et surtout, jamais de tristesse.

On ne décèle aucune agressivité, pas de malaises, ni même d'hésitations dans les toiles de la fin des années 80 ; on est saisi plutôt par une forte poussée d'énergie, une sveltesse, autant dans le mouvement que dans la couleur, ainsi qu'une sorte de fraîcheur : heureux mélange de jeunesse et de maturité. Ce ne sont donc plus les feuilles mortes de Prévert qui habitent les tableaux de Marcel Barbeau, mais bien celles, folles et tourbillonnantes, d'un été vivaldien.

Il s'agit d'œuvres lisses et énergiques, regorgeant de formes et de couleurs, que l'on pourrait définir comme « figuratives abstraites » ; elles permettent une double perception : celle qui conduit à un jardin de formes, de lignes et de couleurs, et celle qui embrasse comme par la magie d'un insaisissable enchantement, le monde qui nous entoure et nous transporte toujours plus avant. Ici, le peintre rencontre le sujet.

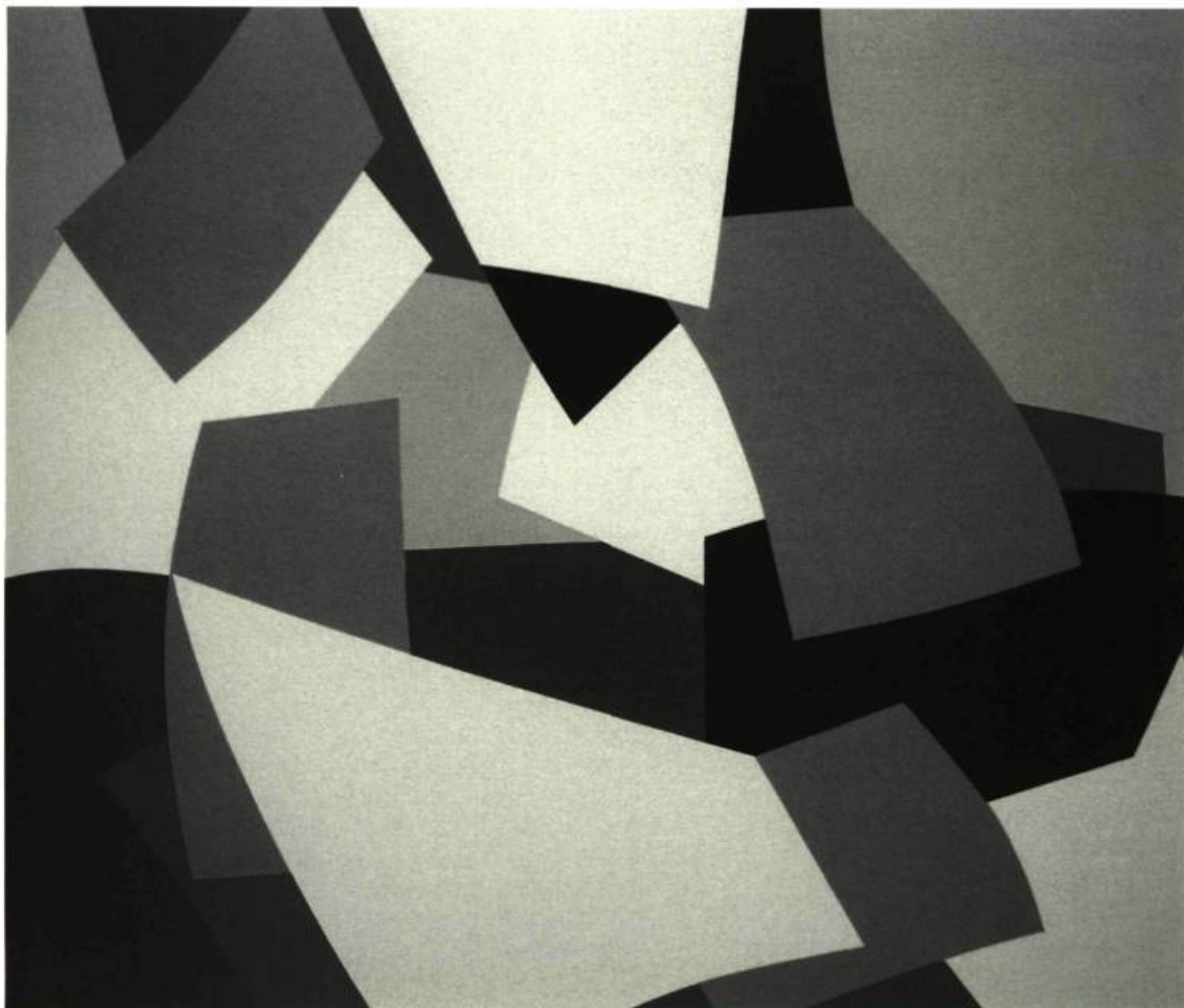
UNE OEUVRE, COMME UN ITINÉRAIRE

« Il est toujours difficile de rationaliser le pourquoi d'une démarche. C'est le travail de tous les jours qui nous fait évoluer, et on n'a jamais réellement une explication logique de l'évolution de nos travaux. Il y a des étapes et des échelons, qui nous poussent constamment en avant », déclare Marcel Barbeau.

Et justement, estime Carole Gagnon : « Une insatisfaction aiguë, un besoin vital de vérité, l'exploration fébrile de toutes les possibilités d'écriture de la forme »⁽¹⁾ ont donné naissance à ces étapes et ces échelons qui aboutissent, au début des années 80, à l'étude de divers champs colorés, des échanges en surface, des rapports de plans, et des rencontres entre les couleurs. L'artiste travaille alors avec un système de grandes et de petites taches apposées directement au pinceau sur la toile. Ces formes-taches, ainsi que la palette de couleurs, souvent automnales, dans les tons pastels (bleu ciel, turquoise, roux, jaune clair, etc.), dégagent une grande impression de calme et d'évanescence, comme en témoignent *Le jardin du sommeil d'amour* (1981), *Pétales de rêve* (1981), *Entre la lune et le soleil* (1984), etc.⁽²⁾

Mais déjà à cette étape, on pouvait lire — heureux présage — ce qui allait succéder : le passage de l'expressionnisme abstrait au « fauvisme ».

À la fin des années 80, les couleurs s'émancipent et deviennent tout à coup plus saturées, plus vives, voire franches et audacieuses. Mises en relation les unes avec les autres dans un jeu de teintes — jaune, rouge, bleu, orange, etc. — et équilibrées par des gris et des blancs



Au tournant des rires
Acrylique (1992)
100 x 81 cm

« La volonté de poursuivre ne doit jamais détruire le désir-mouvement de la passion, elle doit en faire partie. Ainsi, la conscience doit suivre la passion de très près. »

Marcel Barbeau

carton de couleurs (jaune, rouge, vert, etc.) sert de fond ; l'artiste juxtapose et superpose dessus d'autres cartons de couleurs et de formes toutes différentes préalablement découpés, et les colle immédiatement. Il forme ainsi toute une série de ma-

purs, l'amalgame de couleurs suscite des vibrations rétinienne, ainsi qu'un important jeu de reliefs et de plans.

Les figures des récents tableaux de Marcel Barbeau s'apparentent à des formes géométriques irrégulières, concaves et convexes. Elles se distinguent des formes des travaux antérieurs de l'artiste par leurs bords bien tranchés ; aussi serait-il justifié de parler de dessins plutôt que de taches. Il s'agit de dessins complexes et fluides ; chacun d'eux engendre des lignes, des surfaces et des volumes « purs » c'est-à-dire bien définis ; l'application de la couleur (à la manière orientale) donne un caractère lisse et égal à chaque tonalité ; c'est pourquoi les formes créent des lignes et, inversement, des lignes naissent les formes. Barbeau présente ainsi un rapport entre les différentes masses (plus ou moins grandes selon le cas), combine les droites et les courbes, toujours légères, suscitant un équilibre dynamique à l'origine d'une infinité de variantes visuelles et perceptives.

Les toiles de cette ultime décennie du siècle affichent donc une conception plus graphique où l'artiste installe volontairement une dualité entre la forme et le fond, à l'image — fantôme — de la dualité entre l'esprit et le corps.

Aussi, commentent Carole Gagnon et Ninon Gauthier, la production actuelle de Barbeau « est plus près de l'esprit, l'esprit compris comme un raffinement des sens, un processus qui part d'une matière brute, pour arriver à quelque chose de plus fin, de plus défini. »⁽¹⁾

LE COLLAGE ET LA TOILE

De cette conception plus graphique, plus pensée et élaborée de la forme, résulte un abandon de l'attaque directe de la toile et de l'automatisme, au profit d'une sorte de planification. Aujourd'hui, Marcel Barbeau travaille à partir d'une maquette. Les matériaux de base demeurent des plus simples : un premier

quelles dont il ne conserve que les plus fortes ; les plus intéressantes. Projetées sur la toile, elles serviront de balises à l'application, fine et égale, de l'acrylique, restituant ainsi l'impression primitive de collage dans l'aspect final de l'œuvre.

Par ce procédé, l'accident disparaît ; en revanche, la spontanéité, unité essentielle de l'expression de l'artiste, demeure intacte. Les formes de carton, arbitrairement découpées, servent à dessiner les réseaux contenus dans la toile. Ainsi l'artiste retrouve-t-il le geste initial et paradoxalement définitif du dessin, tel qu'on le pratique dans la calligraphie japonaise, tout en prédéterminant, de manière très précise, le tableau qui va naître sur la toile. Priorité à l'écriture.

DE L'INFLUENCE ET DU MOUVEMENT

L'évolution dans l'œuvre de Marcel Barbeau a toujours été le fruit du contact de l'artiste avec la réalité quotidienne (ses



Sans fin
vers la lumière
Acrylique (1992)
93 x 73 cm

Ici le mouvement engendré par les lignes et les masses vivement colorées, s'installe en aplatissement, se lit en deux dimensions ; de long en large, en diagonale. Il est présent, d'une présence à la fois constante et énigmatique. Il part par ici, repasse par là, s'arrête, fait volte-face, pour repartir le long d'une diagonale. Aucune règle ne régit ce va-et-vient de lignes. L'œuvre ne s'en révèle que plus séduisante : inattendue, nouvelle et authentique.

plaisirs et ses contraintes) et du rapport avec le milieu dans lequel il est plongé (maison, amis, etc.). Paris où il vit maintenant et où il peint la plupart du temps, s'insère dans ses tableaux à la manière d'une métaphore. Ainsi, la capitale française tant par son agitation que par l'entrelac de son tissu urbain (circularité des places, diagonales des grandes avenues, angles aigus et obtus des rues, quadrilatères des petites et des vastes cours, etc.) influence l'artiste et provoque chez lui une foule de constructions et d'innombrables stimulations visuelles à la source des surfaces qui s'entrecroisent sur ses toiles. L'environnement parisien du peintre se découpe à travers la multitude des plans colorés de ses tableaux.

Mais, ces plans s'animent. Sous le regard, ils tournent, ils tournoient et, dans leur mouvement, impriment aux peintures des rythmes de carnaval, des effets d'explosion de couleurs, des joies de feux d'artifice...

Le mouvement dans l'œuvre de Barbeau rappelle encore les vellétés des feuilles colorées poussées par le vent et retombées sur la toile ; il évoque aussi la rigueur des espaces tracés au sol par d'imaginaires danseurs. Il aurait volontiers pour trame les réseaux de circulations : ceux où s'agglomèrent les globules, où s'agglutinent les cellules ; ceux, gigantesques, où coule l'eau, où l'air s'ébat.

Le mouvement engendré par les lignes et les masses vivement colorées, s'installe en aplatissement, se lit en deux dimensions de long

en large, en transversal. Il est présent, d'une présence à la fois constante et énigmatique. Il part par ici, repasse par là, s'arrête, fait volte-face, pour repartir le long d'une diagonale. Rassemblées dans un même mouvement, les nombreuses formes et les couleurs contrastantes qui composent l'espace-cadre de la toile, se cristallisent en une figure globale offerte à une lecture directe, et forte.

Cependant, aucune règle précise ne régit le va-et-vient des lignes. L'œuvre ne s'en révèle que plus attachante : inattendue, nouvelle et personnelle. En cela, elle s'apparente fortement à ce que l'on retrouve dans la composition anarchique et ordonnée de la nature ; composition surprenante et authentique où l'organisation des mouvements crée une sorte de déséquilibre dans l'équilibre et une folie, gage de sagesse. □

(1) C. Gagnon, N. Gauthier, *Marcel Barbeau Le regard en fugue*, Éditions du Centre d'études et de communication sur l'art, Québec 1990, p. 214

(2) C. Gagnon, N. Gauthier, Ibid

(3) C. Gagnon, N. Gauthier, Ibid

Marcel Barbeau : Montréal, New York, Paris.

Pionnier de la peinture et de la sculpture abstraite au Canada, Marcel Barbeau est né à Montréal, le 18 février 1925. Il entreprend des études d'ébénisterie, en 1942, à l'École du meuble où, en 1944, il fait la connaissance de Paul-Émile Borduas, qui l'initiera à l'art, à la pensée surréaliste et lui fera découvrir les esthétiques modernistes. En 1951, il fait son premier voyage à New York ; en 1952, aux côtés de Borduas, il expose au Musée des beaux-arts de Montréal, ainsi qu'au One Wall Gallery à New York. Une série d'expositions suivent, notamment à la galerie Agnès Lefort et à la galerie Denyse Delrue à Montréal. Il quitte Montréal pour s'installer à Paris de 1962 à 1964, où il poursuit ses recherches minimalistes : il exposera à la galerie Iris Clert. En 1964, il reçoit le prix Zack de l'Académie royale du Canada et s'installe à New York où il sera représenté par la galerie East Hampton et exposera au Musée d'art moderne. En 1967, ses œuvres font partie des expositions organisées pour l'Exposition Universelle de Montréal ; au cours de cette même période, des collections publiques canadiennes et américaines acquièrent quelques-unes de ses œuvres. Puis se succèdent des séjours plus ou moins prolongés à Paris, et plus de trente expositions solos à travers le monde : notamment une rétrospective organisée par la Winnipeg Art Gallery, en 1969 ; deux expositions itinérantes organisées par le ministère des Affaires extérieures du Canada (1971-1972 et 1972-1977) ; une exposition à la galerie Esperanza de Montréal en 1984-1985 ; une autre à la Kaspar Gallery de Toronto, en 1989, et deux à la galerie Donguy à Paris, respectivement en 1991 et 1994. Parallèlement, Marcel Barbeau participe à plus d'une centaine d'expositions collectives à travers le monde, des colloques et des symposiums, réalise une série de performances dans les années 70. Ses œuvres font partie de plus de 60 collections publiques et de nombreuses collections d'entreprises et de particuliers, au Canada, aux États-Unis et en Europe.

Tout récemment, Marcel Barbeau remportait le prix de la francophonie à Paris avec l'œuvre *Passes-Lumineuses*.